

CHANSONS  
DE  
P.-J. DE BÉRANGER.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,  
BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS,  
RUE DE VAUGIRARD, N° 17.  
MÊME MAISON, A BRUXELLES.

—  
1826.

où prendre son ami. Je rentr  
arrêtée par la sentinelle du po  
peu de patience, me dit tout  
tournant sur son siège, c'est  
sergent arrive, ouvre la port  
citoyenne. — D'où venez-vous  
Ah! c'est bien vrai, glisse le  
peur que l'on ne me crût pas  
moi. — N'avez-vous pas de  
voyez. — Mais la séance est le  
fâche, car j'avais à faire une  
cette heure, c'est inconcevable  
— Sans doute, cela n'est pas  
moi d'agréable; il fallait bien  
tifs. — Mais, Madame, toute

## CHANSONS

DE

P.-J. DE BÉRANGER.

# CHANSONS

DE

P.-J. DE BÉRANGER.

TOME IV.



PARIS,

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

MÊME MAISON, A BRUXELLES.

1826.



1<sup>o</sup> R  
466  
(4)

IMPRIMERIE DE PLASSAN,  
RUE DE VAUGIRARD, N° 15.

LA 3699  
BIBLIOTHÈQUE  
— M.N —  
LOUVRE  
ATP 1202

Etant seuls propriétaires de cet ouvrage, nous poursuivons les contrefacteurs conformément aux lois. B. F.

---

---

## PRÉFACE \*

(NOVEMBRE 1815.)

---

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci; et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en 3 vol. in-8°, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très-dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je me creusais la tête, depuis un mois, pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons, je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois-Gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelle mes amis à mon aide; et l'un d'eux, profond érudit, vint, il y a quelques jours, m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation

---

\* Cette préface doit être placée en tête du premier volume.

67-259(4)

qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les *flonflons*, les *fariradondé*, les *tourelouribo*, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta, d'un air empressé, un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

C'est de l'écriture de Collé! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut. « J'ai confronté ce » fragment avec le manuscrit des mémoires du » premier de nos chansonniers, et je vous en » garantis l'authenticité. Vous verrez, en le » lisant, pourquoi il n'a pas trouvé place dans » ces mémoires, qui ne contiennent pas tout » jours des choses aussi raisonnables. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit tellement, que, d'abord, je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis, sur-le-champ, le projet de me servir, pour ma préface, de ce legs que le hasard me procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé, pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incrédules. Ces précautions prises, je le transcris ici en toute sûreté de conscience.

## CONVERSATION

ENTRE MON CENSEUR ET MOI.

(15 JANVIER 1768.)

(Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au moi qui se trouve dans tout le dialogue.)

LE CENSEUR.

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmans.

COLLÉ.

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment les avez-vous traitées?

LE CENSEUR.

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait.

COLLÉ.

Connaîtriez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise?

LE CENSEUR.

J'ai été, au contraire, forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ (*feuilleter son manuscrit*).

Quoi! monsieur, vous exigez que je retranche..... (Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur.)

LE CENSEUR.

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ.

Elles ont passé bien ailleurs.

LE CENSEUR.

Raison de plus.

COLLÉ.

Pardonnez; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSEUR.

Examinons, avec sang-froid, les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité.

D'abord, pourquoi, dans les vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances?

COLLÉ.

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, si-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter?

LE CENSEUR.

Mais, les ministres, monsieur, les ministres! Si, à Naples, l'on peut, sans danger, offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ.

Je le conçois: à Naples, saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR.

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ.

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR.

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons? Vous

en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre; les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

## COLLÉ.

Je l'ai dit cent fois avant vous. Mais, contenez, à votre tour, qu'il en est quelques-uns qui ne jouent pas du violon pour tout le monde. Plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée (1), et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux, fort souvent, il ne sentirait que le poids.

## LE CENSEUR.

Je n'ai point oublié la jolie chanson du Port-Mahon. Monsieur Collé, ce n'est pas à vous qu'on reprochera l'*anglomanie*. Mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apôtre de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre ?

## COLLÉ.

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur! il n'y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire en Prusse des épigrammes contre les capucins. Ne trou-

---

(1) Le grand Condé ouvrit la tranchée devant Lérída au son des violons et des hautbois.

vez-vous pas même que la plupart de ceux qui attaquent ces idées, qui, peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères.

## LE CENSEUR.

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs, et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous feriez certaines *gaillardises* que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

## COLLÉ.

C'est parce que je ne crains point qu'on examine mes mœurs, que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence (1).

## LE CENSEUR.

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

## COLLÉ.

La Chasteté porte un bandeau.

---

(1) Plusieurs de ces raisonnemens se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle, placée en tête du recueil complet des chansons de Collé, publié par M. Auger, censeur et membre de l'Académie française.

## LE CENSEUR.

Elle n'est pas sourde, et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut augmenter la corruption dont vous faites la satire.

## COLLÉ.

Quoi ! comme l'a dit le bon La Fontaine,

Les mères, les maris, me prendront aux cheveux  
 Pour dix ou douze contes bleus !  
 Voyez un peu la belle affaire !  
 Ce que je n'ai pas fait mon livre irait le faire !

## LE CENSEUR.

L'autorité d'un grand homme est déplacée ici. Il ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

## COLLÉ.

En avez-vous de les connaître ?

## LE CENSEUR.

Je ne dis pas cela.

## COLLÉ.

En êtes-vous moins censeur, et très-censeur ?

## LE CENSEUR.

Je vous en fais juge.

## COLLÉ.

Eh bien ! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre à l'*index*. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre, on finira par croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgens, pardonnent des écarts à la gaieté, et permettent à l'innocence de sourire.

## LE CENSEUR.

Hors de mon cabinet, je pourrais trouver vos raisons bonnes ; ici, elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

## COLLÉ.

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande sous le titre de *Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer*.

## LE CENSEUR.

Je vous en retiens un exemplaire.

## COLLÉ.

Vous mériteriez que je vous les dédicasse.

## LE CENSEUR.

Vous pouvez les adresser mieux, vous, mon-

sieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ.

Quene me protège-t-il contre les censeurs ?

LE CENSEUR.

Et contre les feuilles périodiques.

COLLÉ.

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR.

Quelle est la première, s'il vous plaît ?

COLLÉ.

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE CENSEUR.

Un moment. Je sais que, jour par jour, vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ.

Vous n'y serez point compromis.

LE CENSEUR.

Bien ; mais un jour, quelque écolier pourrait s'appuyer de vos argumens, et, à l'abri de votre nom, tenter de justifier....

Ici l'écriture, absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un auteur placé dans une

situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux mémoires de sa vie ; ce que le censeur avait craint est arrivé ; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches. Mon ami l'érudit m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et, pour donner du poids au pronostic, m'a retiné sa dissertation sur les *flonflons*. Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérablement, et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de succès que je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poèmes épiques, sans souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux.

P. S. Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la

gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.

tra  
dia  
vé  
da  
e di  
da  
No  
com  
oute  
re.  
is d  
is n  
st-  
un  
arç

---



---

SUR

LES POÉSIES DE BÉRANGER,

PAR P.-F. TISSOT.

---

PANARD s'enivrait et s'endormait à table; mais le vin et le sommeil lui donnaient des inspirations; et, si on l'éveillait pour lui demander des couplets, il en produisait de charmans, comme un arbre, dont nous agitions les branches, laisse tomber les fruits mûrs qu'il porte dans la saison de sa fécondité. Bacchus et Comus servent aussi d'Apollon à un épicurien qui n'est pas sans ressemblance avec le La Fontaine de la chanson. Supprimez les bons repas à Désaugiers, vous supprimerez sa muse; le jour où les tonneaux de Champagne ou de Bourgogne seraient réduits pour elle à la lie, vous la verriez sortir de la maison de son hôte comme les amis et la courtisane infidèle dont parle Horace. Le vin ne fait pas ainsi

\*\*\*\*

\*



le génie de Béranger; convive délicat, il s'humecte à petits coups (1), et ne trouve pas ses vers à force de rasades.

Quand Béranger chante sur le ton de Panard, vous ne voyez point en lui cet abandon de l'ivresse, qui est une espèce de muse pour quelques hommes; mais sa franche gaieté éclate sous la direction cachée d'une raison qui ne sommeille jamais. Cette raison habite plus haut que celle de Panard; l'horizon des idées s'est beaucoup étendu devant elle; et ses tableaux tiennent de la grandeur des sujets dont ils nous représentent l'image. Ainsi, deux seuls couplets de la chanson intitulée le Nouveau Diogène, suffisent pour nous apprendre que la liberté est venue visiter la France, et qu'il existe un congrès de rois, qui, au lieu de se faire représenter par des ministres, ont voulu régler eux-mêmes les destinées de l'Europe. Puisque j'ai prononcé le nom de Diogène, je ne dois pas taire que j'ai cru voir en notre Béranger quelque chose de ce philosophe orgueilleux de sa pauvreté indépendante, et occupé pendant toute sa vie à regarder dans le cœur de l'homme. Aussi les plus fortes saillies

---

(1) On trouve dans le second volume une chanson qui a pour titre : les Petits Coups. C'est tout un Code de philosophie à la manière d'Horace.

de Béranger sont encore des peintures de mœurs. Dans ce nombre on peut compter le Sénateur, qui dérida le front de Napoléon lui-même, au temps de ses plus grands embarras.

Toutefois, la gaieté de Béranger ressemble au comique de Molière, souvent très-sérieux quand il nous fait rire de nous-mêmes et des autres; mais, comme le contemplateur, il a pensé au peuple et à tant de gens comme il faut, qui sont peuple aussi. Le Petit Homme Gris, la Mère Aveugle, le Voisin, sont des farces qu'il donne après de bonnes comédies. Le rigorisme y a repris des traits qui ne sont pas exempts de quelque licence; mais la cour de Louis XIV a permis à Molière bien des choses que notre prudence de nouvelle date repousserait aujourd'hui, sans qu'on pût inférer justement de ces scrupules, que nos mœurs fussent préférables à celles de nos devanciers. Disons cependant à Béranger qu'il ne lui est presque plus permis de faire des couplets grivois ou des chansons de table, à moins qu'il ne les réserve pour chasser quelque maladie noire dont un ami se trouverait attaqué. Nous lui passerons encore quelques boutades, pourvu qu'elles soient des remèdes efficaces, comme la gaieté de ce Carlin de la comédie italienne qui guérissait du spleen.

Béranger laisserait encore un nom, même quand il ne serait que le rival des Panard et des

Collé; mais il y a plus en lui qu'un membre de cet ancien caveau, si bien surnommé l'Académie du plaisir par M. Étienne. Béranger est un poète choisi pour ressusciter l'ode grecque et rétablir l'antique accord du chant avec la langue des dieux. Il est venu rendre populaires, par le secours de la musique, des compositions qui auraient pu rester renfermées dans le cercle étroit des premières classes de la société. Sous ce rapport, Béranger a rendu un service à la littérature, à la poésie, à la raison, et beaucoup fait pour sa gloire. Les noms qui passent à la postérité par l'entremise d'un peuple, ne meurent jamais.

En revenant aux exemples des anciens, Béranger ne porte aucune entrave; il a même poussé plus loin qu'eux la liberté de prendre tous les tons, soit pour éviter l'uniformité, soit pour mieux représenter la nature dans laquelle une scène du genre le plus élevé touche à une scène familière. C'est ainsi que vous lirez l'Opinion et la Complainte de ces demoiselles, auprès de l'ode intitulée : Mon Ame, qui ressemble à un hymne de Simonide. Ici la raison elle-même ordonne de pardonner des choses dont la pudeur s'alarme, parce que sans elles la littérature manquerait de l'une des plus utiles censures d'un grand scandale qui devait être puni par un poète citoyen. Observons que le ton plaisant pouvait seul permettre les libertés dont le sujet

avait besoin pour produire l'effet désiré. La leçon était sanglante, et cependant elle ne parut pas odieuse comme certains traits d'Aristophane, parce que la satire de Béranger ressemble à celle de La Fontaine; en effet, on sent de la bonhomie jusque dans ses plus grandes colères.

Au reste, si l'on pouvait en vouloir un moment à Béranger, on ne lui garderait pas longtemps rancune, en voyant combien les affections douces et tendres dominent dans ses compositions. Si j'ouvre Anacréon, je trouve un homme occupé de lui seul, qui ne pense qu'à sa coupe ou à sa maîtresse. Il y a toujours un ami en tiers dans les plaisirs de Béranger; l'amitié est sans cesse auprès de lui pour recevoir ces confidences de l'amour qui ont tant de prix pour les cœurs sensibles. Qu'un ami de Béranger tombe dans le malheur, il obtiendra du poète des tributs que la puissance et la richesse essaieraient en vain de payer au poids de l'or et des honneurs. Je n'ai jamais flatté quel'infortune, est la devise de Béranger : il ignore surtout comment on supprime l'éloge de Gallus.

Les élégantes compositions, les vers polis d'Horace, les brillantes descriptions de Propertius, les tendres supplications de Tibulle, nous inspirent fort peu d'intérêt pour les femmes dont ils ont porté les chaînes; personne n'envie le sort des amans de Pyrrha, de Cinthie et de

Némésis; mais la Lisette de Béranger, simple, tendre, sensible et pourtant friponne, a un charme particulier; on croit au bonheur de son poète. Et puis comme il lui parle d'amour! Tantôt c'est l'accent de Parny qui invite Éléonore à venir habiter les champs; tantôt c'est le ton de Voltaire, dans l'épître des Tu et des Vous; ailleurs, on dirait de Chaulieu devenu plus sensible, mêlant la gaîté d'un convive heureux à des souvenirs politiques, et baissant ensuite humblement la tête sous le joug présenté par sa maîtresse. Ce dernier trait rappelle la chanson qui a pour titre la République; chanson pleine de grâce et d'originalité, qui contient, sous des formes légères, des allusions aux plus grands événemens du siècle.

Par une certaine habitude de mélancolie qui fait le charme de son talent, Béranger aime à devancer le cours des ans et à jeter ses regards au-delà des bornes de sa vie. Ce retour triste et doux, sur un passé qui est encore du présent, lui a inspiré le Bon Vieillard, la plus pure peut-être de ses compositions. Les souvenirs, les sentimens, les espérances, les délicatesses du cœur, l'amour sacré de la patrie, font de cette ode une pièce achevée, dont il n'y a de modèle ni dans l'antiquité ni chez les modernes: on ne peut la lire sans répandre des larmes. A l'exemple de Tibulle, Parny a interrompu les transports d'une passion fortunée pour chanter sa

mort; Béranger, non moins touchant, adresse en quelque sorte ses dernières volontés à sa maîtresse. Encore jeune et jolie, il en fait une bonne vieille qui pleure son ami. L'esprit adopte avec plaisir cette fiction attendrissante; mais comme l'intérêt s'élève et sort du cercle étroit des choses personnelles, quand le poète termine ses adieux en reportant notre pensée sur les malheurs de la patrie et l'espérance de l'immortalité!

Béranger n'affecte pas tel ou tel état de l'âme pour complaire à son talent. Il cède à ses impressions, et ses ouvrages en portent l'empreinte. Triste aujourd'hui, il fait une ode élégiaque, comme celle d'Horace sur la mort de Quintilius; demain le ciel sourit, son imagination prend les riantes couleurs de l'horizon et enfante des rêves de bonheur. Alors il invente, il compose, il écrit à la manière des Grecs sans penser à imiter personne. Que sont les Souhaits tant vantés d'Anacréon auprès de la chanson du Petit Oiseau où le sourire est toujours près des larmes! C'est le même genre de mérite qui donne tant de prix à l'Aveugle de Bagnolet, le Bélisaire de la chanson! On retrouve encore la teinte d'une douce sensibilité dans la chanson si originale des Etoiles qui filent et dans la pièce intitulée Ma Lampe, l'un des éloges les plus heureux et les plus délicats que le talent ait jamais inspirés au talent. Mais Béranger ne

chante pas long-temps sur le même ton ; tout-à-coup il nous réveille par de piquantes peintures de mœurs, par des portraits ressemblans qui étincellent de verve, de raison et de gaîté, témoin le marquis de Carabas qui a couru toute la France, le Prince de Navarre et le Vilain, auxquels il oppose la Vivandière, création neuve et propre à éterniser de race en race le souvenir de la gloire des armes françaises. Béranger diffère de tous ceux qui l'ont précédé ; ses plaisanteries sont des choses sérieuses, et présentent parfois des traits sublimes sous une forme familière qui les grave dans le cœur du peuple. Cet artifice de cacher de grandes pensées sous un langage plaisant et simple, fait le mérite de la chanson du Roi d'Yvetot qui était encore une action méritoire. L'Europe était muette devant Napoléon à la tête d'un million de soldats ; un simple citoyen sans appui, caché dans l'ombre d'un bureau où il occupait une place nécessaire à son existence, osa faire, dans un apologue chantant, la censure du règne entier d'un conquérant.

Quelquefois Béranger sort de son siècle, et c'est pour nous offrir dans une pièce vraiment lyrique l'image de Louis XI semblable à un pâle fantôme, et cherchant à retrouver un sourire dans le spectacle du bonheur des villageois. Cette chanson ou plutôt cette ode d'une forme

et d'un ton inconnu avant Béranger, commence ainsi :

Heureux villageois, dansons :  
Sautez, fillettes  
Et garçons.  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes et chansons !

A ce couplet, qui revient sans cesse comme un refrain, succèdent ces admirables traits :

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,  
Louis, dont nous parlons tout bas,  
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,  
S'il peut sourire à nos ébats.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,  
Louis se retient prisonnier.  
Il craint les grands, et le peuple et Dieu même ;  
Il craint surtout son héritier.

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :  
L'horloge a causé son effroi.  
Ainsi toujours, il prend l'heure qui sonne  
Pour un signal de son beffroi.

Je demande si le Tibère de Tacite est mieux peint et surtout mieux puni que le Louis XI de Béranger ; je demande si jamais personne

a conçu un tableau plus effrayant et plus habilement contrasté. C'est ici qu'il faut remarquer que Béranger fait entrer tous les genres dans la chanson, comme La Fontaine les a tous introduits dans la fable. Il excelle surtout à trouver un cadre, à inventer une action où il jette ses personnages d'une manière dramatique. Le plus souvent il se met lui-même en scène, et cette nouvelle ressemblance avec le fabuliste ne lui réussit pas moins qu'au bon homme. Le moi, si déplaisant de sa nature, le moi qui impatiente quelquefois jusque dans Montaigne, malgré la grâce et l'abandon de sa causerie philosophique, nous plaît dans La Fontaine et dans Béranger. Pourquoi faisons-nous en leur faveur cette exception à une règle générale et défendons par la susceptibilité de notre amour-propre? Parce que leur moi nous paraît exempt d'égoïsme, d'amertume et de vanité: les confidences de ce moi si aimable dans leurs bouches sont de naïves révélations du cœur humain.

Toutes les affections légitimes, tous les sentimens généreux, le respect des lois, l'humanité, la tolérance, la philosophie, la croyance d'un être suprême, les sublimes épreuves de l'âme, éclatent dans les vers de Béranger, comme elles règnent dans son cœur; mais une passion ardente paraît y dominer, c'est l'amour

de la patrie. Cette passion est sa première muse; elle entre dans toutes ses compositions, en se prêtant à toutes les métamorphoses que le sujet demande. Comment ne pas se sentir ému des adieux à la gloire de la France, exprimés dans la pièce qui a pour titre: Plus de politique? Vit-on jamais de détour plus ingénieux que celui du poète? Il a l'air d'abjurer la politique aux genoux de sa maîtresse, et ne cesse de l'entretenir des grandeurs, des exploits et des revers de notre pays. L'amour de la patrie respire avec tout ce que le regret d'une séparation cruelle peut y ajouter de touchant, soit dans la chanson de l'Exilé, soit dans celle du Champ d'asile. La première excite de douces larmes; la seconde fait battre le cœur, et le pénètre de cette admiration que nous causent le souvenir des grandes choses et les hautes inspirations. Mais il fallait qu'une révolution eût lieu, qu'un empire fût créé, que la France devint la maîtresse du continent, qu'elle tombât du faite de la gloire, que quelques-uns de ses défenseurs se vissent condamnés à l'exil, que des Européens allassent demander asile à des Sauvages, pour que cette composition pût exister. C'est bien là le cas de dire: « Que » de choses dans une chanson!»

Une autre ode du poète national commence par cette invocation que l'on ne trouve dans

aucun poète d'Athènes, déchu du sceptre de la Grèce, mais grande encore par le génie, l'éloquence et les arts :

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !  
Soulève enfin ton front cicatrisé.  
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,  
De tes enfans l'étendard s'est brisé.  
Quand la fortune outrageait leur vaillance,  
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,  
Tes ennemis disaient encor :  
Honneur aux enfans de la France.

Le Cinq Mai me paraît une chanson de génie ; elle honore le talent et le cœur du poète. Rien de plus heureusement inventé que l'opposition de ce grand débris de la fortune, solitaire et mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, avec un pauvre soldat qui reverra du moins la France, où la main d'un fils lui fermait les yeux ; mais ce qu'il faut surtout louer dans le poète, c'est que son tribut de regrets à un homme extraordinaire et tombé de si haut, devienne à tout moment le sujet d'un chant pour la patrie.

Dans une autre ode quelquefois sublime, le poète, parlant à son âme prête à partir pour le séjour de l'immortalité, chante encore la gloire de la France dont il va rejoindre les

héros. Quelle haute inspiration dans cette strophe !

Cherchez au-dessus des orages  
Tant de guerriers morts à propos,  
Qui, se dérochant aux outrages,  
Ont au Ciel porté leurs drapeaux.  
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,  
Unissez-vous à tous ces demi-Dieux ;  
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite :  
En souriant, remontez dans les cieux.

On trouve aussi dans la Sainte-Alliance des peuples un hommage à la France et à toutes les familles du genre humain, que le poète veut réconcilier aux accords de sa lyre, et rallier au nom de cette paix universelle, le rêve d'une belle âme. Ni l'antiquité ni les modernes, jusqu'à notre époque, n'auraient pu concevoir cette création, qui appartient tout entière à des idées et à des évènements d'un ordre nouveau dans le monde. L'auteur fait descendre la Paix sur la terre pour conseiller aux peuples le traité d'une éternelle amitié. Après de sages réflexions sur les maux que la guerre cause à l'humanité, la déesse s'exprime ainsi :

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;  
Sur le passé jetez un voile épais.

Semez vos champs aux accords de ma lyre;  
L'encens des arts doit briller pour la Paix.  
L'espoir riant, au sein de l'abondance,  
Accueillera les doux fruits de l'hymen;  
Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge odorée.  
Et plus d'un roi répétait ses discours :  
Comme au printemps la terre était parée;  
L'automne en fleurs rappelait les amours.  
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France;  
De sa frontière il reprend le chemin.  
Peuples, formons une Sainte-Alliance,  
Et donnons-nous la main.

Tel est Béranger, tel est le poète dont je songeais depuis long-temps à caractériser les productions : sa réputation n'avait pas besoin de mon secours ; mais il était peut-être utile de signaler à l'attention des amis de la littérature un homme qui s'est ouvert une route nouvelle, un écrivain indépendant de tout autre joug que celui de la raison ; original sans étrangeté, éminemment Français sans être l'imitateur d'aucun écrivain de son pays, rempli d'inspirations heureuses qu'il féconde par la méditation, et faisant difficilement des vers faciles. J'ai encore voulu rappeler aux écrivains, par l'exemple de Béranger, qu'il faut absolument être de son siècle pour obtenir des succès durables et populaires, et que vouloir faire reculer

la raison humaine par des productions marquées au cachet des temps, des erreurs et des préjugés qui ont péri sans retour, serait compromettre toutes les nobles espérances du talent. Les jeunes poètes pourront encore apprendre, dans Béranger, que le défaut de variété nuit à nos odes, à toutes nos pièces du genre sublime ou sérieux ; une fois élevés dans les airs, nous y voulons toujours rester, et les yeux se fatiguent à nous suivre. Semblables au cygne d'Ismène, nous ne savons pas descendre du ciel ; nous semblons oublier qu'Horace, qui s'élève parfois aussi haut que Pindare, sait abaisser son vol, et ne paraît que plus grand, lorsque, avec une modestie pleine de grâce, il se compare à l'abeille errante parmi les fleurs des bosquets de Tivoli.

Uniquement occupés de considérations littéraires, n'ayant voulu encourir aucune censure, réveiller aucune passion, ni blesser une seule convenance, nous avons omis à dessein un certain nombre de chansons de Béranger, qui auraient pu donner lieu à quelques remarques utiles peut-être. Il nous suffit d'avoir essayé de peindre un des premiers poètes de notre époque. La critique nous demandera si ce poète est sans reproches ? Non, sans doute ; mais ses défauts ne sont pas de nature à devenir contagieux, tandis que ses beautés peuvent en produire d'autres, et féconder le génie de

xxxij

ses successeurs. Rien ne nous ordonne d'agir avec un écrivain naturel et vrai, comme envers un brillant corrupteur du goût et du bon sens. Dispensons-nous donc du soin de remarquer dans Béranger des taches que la critique n'aura pas manqué de découvrir avec ses yeux de lynx, plus habile à voir les fautes que les perfections, et réservons-nous le droit de répéter en confiance, à l'oreille de l'amitié, ces conseils du cœur que le talent reçoit toujours avec reconnaissance.

## CHANSONS.

### LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS LE JOUR ANNIVERSAIRE DE  
MA NAISSANCE, 19 AOUT 1822.

Air : D'Angelina (de WILHEM).

DANS ce Paris plein d'or et de misère,  
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,  
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,  
Moi, nouveau né, sachez ce qui m'advint,  
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée  
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs ;  
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,  
Me trouve un jour dans les bras d'une fée.  
Et cette fée, avec de gais refrains,  
Calmait le cri de mes premiers chagrins. *bis.*

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :  
« A cet enfant quel destin est promis ? »  
Elle répond : « Vois-le, sous ma bague,  
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis.

...

3  
« Un coup de foudre ajoute à mes présages (1) :  
« Ton fils atteint va périr consumé ;  
« Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé  
« Vole en chantant braver d'autres orages. »  
Et puis la fée avec de gais refrains,  
Calmaît le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,  
« Éveilleront sa lyre au sein des nuits.  
« Au toit du pauvre il répand l'allégresse,  
« A l'opulence il sauve des ennuis.  
« Mais quel spectacle attriste son langage ?  
« Tout s'engloutit et gloire et liberté :  
« Comme un pécheur qui rentre épouvanté,  
« Il vient au port raconter leur naufrage. »  
Et puis la fée avec de gais refrains,  
Calmaît le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quici ! ma fille  
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !  
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,  
« Que, faible écho, mourir en de vains sons. »  
« Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes,  
« De grands talens ont de moins beaux succès.  
« Ses chants légers seront chers aux Français  
« Et du proselit adouciront les larmes. »  
Et puis la fée avec de gais refrains,  
Calmaît le cri de mes premiers chagrins.

---

(1) L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

3  
Amis, hier, j'étais faible et morose,  
L'aimable fée apparut à mes yeux.  
Ses doigts distraits effeuillaient une rose ;  
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.  
« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage (1),  
« Aux cœurs vieilliss s'offre un doux souvenir.  
« Pour te fêter tes amis vont s'unir ;  
« Long-temps près d'eux revis dans un autre âge. »  
Et puis la fée avec ses gais refrains,  
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

---

## LES SCIENCES.

AIR :

Fatigué des clartés confuses,  
Qui m'ont égaré bien souvent,  
J'allais bannir amours et muses ;  
J'allais vouloir être savant.  
Mais quoi ! pour une âme incertaine,  
La science est d'un vain secours.  
Gardons Lisette et Lafontaine ;  
Muses, restez ; restez, amours.

---

(1) Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert : il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

4  
La nature était mon Armide :  
Dans ses jardins j'érais surpris.  
Mais un chimiste moins timide  
Règne en vainqueur sur leurs débris.  
Dans son fourneau rien qu'il ne jette  
Des gaz il poursuit le concours.  
Ma fée y perdrait sa bague ;  
Muses, restez ; restez, amours.

J'ai regret aux contes de vieille,  
Quand un docteur dit qu'à sa voix  
Les morts lui viennent à l'oreille  
De la vie expliquer les lois.  
De la lampe il voit la matière  
Les ressorts, le fond, les contours ;  
Je n'en veux voir que la lumière.  
Muses, restez ; restez, amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse  
Si les cieus n'obéissent pas :  
Plus d'une erreur passe et repasse  
Entre les branches d'un compas.  
Un siècle a changé la physique :  
Nos temps sont féconds en retours.  
Je crains que le soleil n'abdique,  
Muses, restez ; restez, amours.

Enivrons-nous de poésie,  
Nos cœurs n'en aimeront que mieux.  
Elle est un reste d'ambrosie,  
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.  
Quel est sur moi le froid qui tombe ?  
C'est le froid du soir de mes jours.  
Promettez un rêve à ma tombe,  
Muses, restez ; restez, amours.

5

---

## LA DÉESSE.

SUR UNE PERSONNE A QUI L'AUTEUR A VU REPRÉSENTER  
LA LIBERTÉ DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION.

AIR : De la petite gouvernante.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,  
Quand tout un peuple, entourant votre char,  
Vous saluait du nom de l'immortelle  
Dont votre main brandissait l'étendard ?  
De nos respects, de nos cris d'allégresse,  
De votre gloire et de votre beauté,  
Vous marchiez fière ; oui, vous étiez déesse,  
Déesse de la liberté.

Vous traversiez des raves gothiques ;  
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas :  
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques  
Mélaient leurs chants à l'hymne des combats.  
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,  
En orphelin par le sort allaité,  
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,  
« Déesse de la liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie ;  
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger.  
En épelant le doux mot de patrie,  
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.

Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;  
 Tout était fier, surtout la pauvreté,  
 Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance ,  
 Déesse de la liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,  
 Après vingt ans, ce peuple se rendort ;  
 Et l'étranger, apportant sa balance,  
 Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »  
 Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage ,  
 Sur un autel élevait la beauté ,  
 D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,  
 Déesse de la liberté.

Je vous revois, et le temps trop rapide  
 Ternit ces yeux où riaient les amours ;  
 Je vous revois, et votre front qu'il ride  
 Semble à ma voix rougir de vos beaux jours  
 Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,  
 Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,  
 Tout a péri ; vous n'êtes plus déesse,  
 Déesse de la liberté.

---



---

## LE MALADE.

(AVRIL 1823.)

AIR : Muse des bois, etc.

Un mal cuisant déchire ma poitrine,  
 Ma faible voix s'éteint dans les douleurs ;  
 Et tout renait, et déjà l'aube-épine  
 A vu l'abeille accourir à ses fleurs.  
 Dieu d'un sourire a béni la nature,  
 Dans leur splendeur les cieux vont éclater.  
 Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure,  
 Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape (1) a renversé mon verre,  
 Plus de gaieté ! mon front se rembrunit  
 Mais vient l'amour et le mois qu'il préfère :  
 Déjà l'oiseau butine pour son nid.  
 Des voluptés le torrent va s'épandre  
 Sur l'univers qui semblait végéter.  
 Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre,  
 Il est encor des plaisirs à chanter.

---

(1) Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

8  
Pour mon pays que de chansons encore !  
D'un lâche oublié vengeons les trois couleurs (1).  
De nouveaux noms la France se décore ;  
A l'aigle éteint nous redévoons des pleurs.  
Que de périls la tribune orageuse  
Offre aux vertus qui l'osent affronter !  
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse,  
Il est encor des gloires à chanter.

Puis, j'entrevois la liberté bannie ;  
Elle revient : despotes, à genoux !  
Pour l'étouffer, en vain la tyrannie  
Fait signe au Nord de déborder sur nous  
L'ours effrayé regagne sa tanière,  
Loin du soleil qu'il voulait disputer.  
Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière,  
Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas ! oui la terre s'éveille,  
Belle et parée, au souffle du printemps,  
Mais dans nos cœurs le courage sommeille ;  
.....  
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante ;  
.....  
Reviens ma voix, faible, mais consolante,  
Il est encor des martyrs à chanter.

---

(1) A l'époque où cette chanson fut faite, on avait banni du salon de peinture les tableaux où M. Horace Vernet a si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti cette année le ridicule d'une pareille mesure.

9  
LA COURONNE DE BLUETS.

A MADAME \*\*\*.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Du ciel j'arrive, et mon voyage  
Nous épargne à tous bien des pleurs.  
Beauté folâtre autant que sage,  
Ne jouez plus avec des fleurs,  
Sachez qu'hier, la panse ronde,  
Et l'œil obscurci par Bacchus,  
Jupin a cru, dans notre monde,  
Voir une couronne de plûs.

A la colère il s'abandonne :  
« L'abus, dit-il, devient trop fort.  
Encore un front que l'on couronne,  
Quand le faiseur de rois est mort.  
Sur ce front lançons mon tonnerre :  
Du faible enfin vengeons les droits.  
Je veux voir un jour sur la terre,  
Les rois sujets, les sujets rois. »

Dans son conseil alors j'arrive,  
(Où les rimeurs n'entrent-ils pas !)  
En joue il vous met sans qui vive  
Mais je l'aborde chapeau bas :

« Jupin, de ton arrêt j'appelle,  
Ta balance et tes poids sont faux.  
Ta cour de justice éternelle  
A-t-elle eu ses gardes-des-sceaux?

« Braque tes lunettes, vieux sire,  
Sur le front couronné par nous;  
De la candeur c'est le sourire,  
De la bonté c'est l'œil si doux.  
Lorsque les carreaux de son foudre  
Chez nos sourds passent pour muets,  
Jupin ne mettrait-il en poudre  
Qu'une couronne de bluets? »

« Oh! oh! dit-il; qu'allais-je faire!  
Ailleurs frappons, mon foudre est chaud. »  
« Frappe; mais sur notre hémisphère  
Vise donc plus bas ou plus haut. »  
Heureux d'avoir su vous défendre,  
J'accours des célestes donjons;  
Quant à Jupin, je viens d'apprendre  
Qu'il a foudroyé deux pigeons.

---

## L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

ACT : A soixante ans, etc.

De Damoclès l'épée est bien connue;  
En songe, à table, il m'a semblé la voir.  
Sous cette épée et menaçante et nue,  
Denis l'ancien me forçait à m'asseoir. *(bis.)*  
Je m'écriais : Que mon destin s'achève,  
La coupe en main, au doux bruit des concerts. *(bis.)*  
O vieux Denis, je me ris de ton glaive, *(1)*  
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. *(bis.)*

Servez, disais-je à messieurs de la bouche :  
Versez! versez! messieurs du gobelet.  
Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,  
Denis, sur moi, fais donc vite un couplet.  
Ton Apollon à nos larmes fait trêve :  
Il nous égale au sein d'affreux revers.  
O vieux Denis, je me ris de ton glaive  
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

---

(1) Denis l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il envoyait aux Carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,  
De la patrie écoute un peu la voix :  
Elle est, crois-moi, la première des ruses,  
Mais rarement elle inspire les rois.  
Du frêle arbuste où bout sa noble sève,  
La moindre fleur parfume au loin les airs.  
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,  
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,  
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,  
Vont, à prix d'or, te cacher à l'histoire,  
Ou balayer la fange des cachots.  
Mais, à ton nom, Cléo, qui se soulève,  
Sur ton cerueil viendra peser nos fers.  
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,  
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve,  
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger :  
Le fer pesant tombe sur mon front chauve,  
J'entends ces mots : Denis sait se venger.  
Me voilà mort, et, poursuivant mon rêve,  
La coupe en main, je répète aux enfers :  
O vieux Denis, je me ris de ton glaive ;  
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

---



---

## LA MAISON DE SANTÉ.

A MADAME G. . . . ., POUR LA SAINT-JEAN,  
JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Du ménage du Garçon,  
ou : du petit watclot.

NAGÈRE en un royal hospice,  
J'allai subir les soins de l'art,  
Esculape me fut propice,  
Je bénis cet heureux hasard. (bis.)  
Mais l'amitié, toujours craintive,  
Me dit : « Point de sécurité !  
Un *quiproquo* bien vite arrive.  
Change de maison de santé. » (bis.)

A R. . . . . elle me transporte,  
Je me sens mieux en avançant.  
La bienfaisance est sur la porte,  
Le malheur salue en passant.  
Là, Jeannette est supérieure :  
Et le ciel lit de sa bonté  
La lampe qui brûle à toute heure  
Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie  
Entre deux sœurs de charité :  
Or, quand Jeanne fait œuvre pie,  
C'est un rendu pour un prêt.

De Thalie elle fut tourière  
Avec talent, grâce et beauté,  
Et la suivante de Molière  
Fonde une maison de santé.

L'amitié seule y donne place :  
Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.  
Infirmiers, remplissez ma tasse,  
C'est aujourd'hui le saint du lieu.  
Quand il s'agit de fêter Jeanne,  
Mon seul régime est la gaieté.  
Je veux m'enivrer de tisane  
Dans cette maison de santé.

---

## LA BONNE MAMAN.

COUPLETS A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE L'AUTEUR  
APPELAIT SA GRAND-MÈRE.

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Au dire du proverbe ancien,  
L'amitié ne remonte guère.  
Bon petit-fils, je n'en crois rien,  
Quand je pense à vous, ma grand'mère :  
Ces titres, quelquefois si doux,  
Vous paraîtraient-ils insipides ?  
Bonne maman, consolez-vous :  
Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos desirs ?  
Blâmez-vous les tendres chimères ?  
Censurer les plus doux plaisirs  
Est le plaisir de nos grand's-mères.  
Les ans font-ils neiger sur nous,  
A nos yeux tout se décolore,  
Bonne maman, consolez-vous,  
Vous ne blanchissez point encore.

L'amour a peur des grand's-mamans,  
Mais, à prix d'or, combien de vieilles  
Ont à leurs gages des amans,  
Dont les missives font merveilles !  
On sait, pour lire un billet doux,  
Quel moyen prennent ces coquettes.  
Bonne maman, consolez-vous :  
Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi ! sans ride, sans cheveux blancs,  
Et sans lunettes à votre âge !  
Voyons si vos genoux tremblans  
Des ans n'attestent pas l'outrage.  
Oui, je vois trembler vos genoux,  
Que l'amour tendrement caresse.  
Bonne maman, consolez-vous :  
Prenez un bâton de vieillesse.

## LE VIOLON BRISÉ.

AIR : Je regardais Madelinette.

VIENS, mon chien, viens, ma pauvre bête :  
Mange malgré mon désespoir.  
Il me reste un gâteau de fête,  
Demain nous aurons du pain noir. *(bis.)*

Les étrangers, vainqueurs par ruse,  
M'ont dit hier dans ce vallon :  
Fais-nous dauser ! moi je refuse ;  
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.  
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !  
Qui fera danser sous l'ombrage ?  
Qui réveillera les amours ? *(bis.)*

Sa corde vivement pressée,  
Dès l'aurore d'un jour bien doux,  
Annonçait à la fiancée  
Le cortège du jeune époux

Aux curés qui l'osaient entendre,  
Nos danses causaient moins d'effroi.  
La gaieté qu'il savait répandre,  
Eût déridé le front d'un roi. *(bis.)*

S'il préluda, dans notre gloire,  
Aux chants qu'elle nous inspirait,  
Sur lui, jamais pouvais-je croire  
Que l'étranger se vengerait ?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,  
Mange malgré mon désespoir.  
Il me reste un gâteau de fête,  
Demain nous aurons du pain noir. *(bis.)*

Combien rous l'orme ou dans la grange  
Le dimanche va sembler long !  
Dieu bénuira-t-il la vendange  
Qu'on ouvrira sans violon ?

Il délassait des longs ouvrages,  
Du pauvre étourdissait les maux ;  
Des grands, des impôts, des orages,  
Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire :  
Les pleurs amers, il les séchait.  
Jamais sceptre n'a fait sur terre  
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse  
M'a rendu le courage aisé.  
Qu'en mes mains un mousquet remplace  
Le violon qu'il a brisé. *(bis.)*

Tant d'amis dont je me sépare,  
Diront un jour, si je péris :  
Il n'a point voulu qu'un barbare  
Dansât gaiment sur nos débris.

...

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,  
 Mange malgré mon désespoir.  
 Il me reste un gâteau de fête,  
 Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

## LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU.

AIR : Daignez m'épargner le reste,  
 ou : du vaudeville d'Angélique et Melcourt.

» SIRE, de grâce, écoutez-moi !  
 ( Le prince courait chez sa dame )  
 « SIRE, vous êtes un grand roi :  
 « Daignez me venger de ma femme. »  
 Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné  
 « Ce fou qui m'arrête au passage. »  
 — « Ah ! sire, vous avez signé  
 « Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :  
 « Gardes, je défends qu'on l'assomme.  
 « Vilain, dit-il, explique toi.  
 — « SIRE, j'ai fait le gentilhomme.  
 « J'acquis d'un argent bien gagné  
 « Château, blason, titre, équipage ;  
 « Et, sire, vous avez signé  
 « Mon contrat de mariage.

« J'ai pris femme noble, aux doux yeux.  
 « Aux mains blanches, au cou de cygne  
 « Son père a dit : Par mes aïeux !  
 « Mon gendre, il faut que le roi signe.  
 « Votre nom fut accompagné  
 « D'un pâté de mauvais présage,  
 « Sire, quand vous avez signé  
 « Mon contrat de mariage.

« J'étais en habit de gala  
 « Sire, et pour abrèger l'histoire,  
 « Rappelez-vous que ce jour-là  
 « Un beau page tint l'écrivoire.  
 « Ma femme ici l'avait lorgné.  
 « Hier je l'ai surpris... Quel outrage  
 « Pour vous, dont la plume a signé  
 « Mon contrat de mariage ! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité  
 « Que pour guérir les écrouelles.  
 « Un diable, cornard effronté,  
 « Vilains, ici guette vos belles.  
 « Sur les rois même il a régné,  
 « Et met un sceau de vasselage  
 « A tous les gens dont j'ai signé  
 « Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci,  
 Ajoute que l'époux morose  
 Faillit mourir de noir souci  
 Et que d'un dicton il fut cause :  
 Dès qu'un mari peu résigné  
 Prêtait à rire au voisinage  
 Le roi, disait on, a signé  
 Son contrat de mariage.

---

## LE CHANT DU COSAQUE.

AIR : Dis-moi, soldat ; dis-moi, t'en souviens-tu ?

Viens, mon coursier, noble ami du cosaque,  
 Voie au signal des trompettes du Nord.  
 Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,  
 Prête, sous moi, des ailes à la mort.  
 L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle ;  
 Mais attends tout du prix de mes exploits.  
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,  
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides,  
 La vieille Europe a perdu ses remparts.  
 Viens de trésors combler mes mains avides,  
 Viens reposer dans l'asile des arts.  
 Retourne boire à la Seine rebelle,  
 Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.  
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,  
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

.....  
 .....  
 .....  
 .....  
 J'ai pris ma lance, et tout va devant elle  
 Humilier et le sceptre et la croix.  
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,  
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense,  
 Sur nos bivouacs fixer un oeil ardent.  
 Il s'écriait : Mon règne recommence !  
 Et de sa hache il montrait l'Occident.  
 Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;  
 Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.  
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,  
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,  
 Tout ce savoir qui ne la défend pas.  
 S'engloutira dans les flots de poussière  
 Qu'autour de moi vont soulever les pas.  
 Efface, efface, en ta course nouvelle,  
 Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.  
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,  
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

---

## LES HIRONDELLES.

AIR : De la romance de Joseph.

CAPTIF au rivage du Maure,  
 Un guerrier, courbé sous ses fers,  
 Disait : Je vous revois encore,  
 Oiseaux ennemis des hivers.  
 Hirondelles, que l'espérance  
 Suit jusqu'en ces brûlans climats.  
 Sans doute vous quittez la France ;  
 De mon pays ne me parlez-vous pas ?



Depuis trois ans , je vous conjure  
De m'apporter un souvenir  
Du vallon, où ma vie obscure  
Se berçait d'un doux avenir.  
Au détour d'une eau qui chemine  
A flots purs, sous de frais lilas,  
Vous avez vu notre chaumière ;  
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née  
Au toit où j'ai reçu le jour ;  
Là, d'une mère infortunée  
Vous avez dû plaindre l'amour.  
Mourante, elle croit à toute heure  
Entendre le bruit de mes pas :  
Elle écoute, et puis elle pleure.  
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?  
Avez-vous vu de nos garçons  
La foule, aux noces conviée,  
La célébrer dans leurs chansons ?  
Et ces compagnons du jeune âge  
Qui m'ont suivi dans les combats,  
Ont-ils revu tous le village ?  
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps, l'étranger peut-être  
Du vallon reprend le chemin ;  
Sous mon chaume il commande en maître,  
De ma sœur il trouble l'hymen.  
Pour moi, plus de mère qui prie,  
Et partout des fers ici-bas.  
Hirondelles de ma patrie,  
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

---



---

## LES FILLES.

COUPLETS A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE  
PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE.

Air : Verdillon, verdrillette, verdrille.

QUAND des filles naissent chez vous,  
Pour le plaisir de ce monde,  
Dites-moi, messieurs les époux,  
Pourquoi chacun de vous gronde ?  
Aux filles, morbleu, nous tenons ;  
Faites-en, faites-en de gentilles ;  
Qu'elles soient anges ou démons,  
Faites des filles ;  
Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,  
Que, près des gens qui vous aident,  
Aux femmes qui vous ont trompés  
Un jour vos filles succèdent.  
Aux filles, morbleu, nous tenons ;  
Faites-en, faites-en de gentilles ;  
Qu'elles soient anges ou démons,  
Faites des filles ;  
Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amans,  
 Fille d'humeur folle ou sage  
 Ajoute aux charmes des beaux ans,  
 Ote à l'ennui du vieil âge.  
 A leur cœur aussi nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles ;  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

Pour Batyle aux fraîches couleurs,  
 Quand Anacréon détonne,  
 Les Grâces arrachent les fleurs  
 Dont cet enfant le couronne.  
 Aux filles nous nous en tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles ;  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons  
 A toi, mari, qui nous aimer.  
 Pour nos fils nous te le devons ;  
 Que n'est-ce, hélas ! pour nous-mêmes !  
 A vos filles, oui, nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles ;  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

---



---

## LE CACHET,

ou

### LETTRE A SOPHIE.

AIR : De la bonne vicille, de B. WILHEM.

Il vient de toi, ce cachet où le lierre  
 Serpente en or, symbole ingénieux ;  
 Cachet où l'art a gravé sur la pierre  
 Un jeune amour au doigt mystérieux :  
 Il est sacré ; mais en vain, ma Sophie,  
 A ton amant il offre son secours :  
 De son pouvoir ma plume se défie.  
 Plus de secret, même pour les amours !

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,  
 Quand une lettre adoncit ses regrets,  
 Pourquoi penser qu'une main ennemie  
 Brise le dieu qui scelle nos secrets ?  
 Je ne crains point qu'un jaloux en délire,  
 Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.  
 Ce que je crains, je tremble de l'écrire.  
 Plus de secret, même pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perlide,  
 Qui de Venise ensanglanta les lois ;  
 Il tend la main au salaire homicide,  
 Souffle la peur dans l'oreille des rois ;  
 Il veut tout voir, tout entendre, tout lire ;  
 Cherche le mal et l'invente toujours ;  
 D'un sceau fragile il amollit la cire.  
 Plus de secret, même pour les amours !

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie,  
 Son œil affreux avant toi les lira.  
 Ce qu'au papier ma tendresse confie  
 Ira grossir un complot qu'il vendra.  
 Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime,  
 Livrons la vie aux sarcasmes des cours,  
 Et déridons l'ennui du diadème.  
 Plus de secret, même pour les amours !

Saisi d'effroi je repousse la plume  
 Qui de l'absence eût charmé la douleur.  
 Pour le cachet la cire en vain s'allume,  
 On le rompra ; j'aurai fait ton malheur.  
 Par le grand roi, qui trahit La Vallière,  
 Ce lâche abus fut transmis à nos jours :  
 Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.  
 Plus de secret, même pour les amours !

---



---

## LA JEUNE MUSE.

RÉPONSE À DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSÉS PAR  
 MADEMOISELLE \*\*\* , AGÉE DE DOUZE ANS.

Air : Où s'en vont ces gais bergers ?

Pour les vers, quoi ! vous quittez  
 Les plaisirs de votre âge !  
 Ma muse, que vous flattez,  
 Aux amours rend hommage.  
 Ce sont aussi des enfans  
 A la voix séduisante ;  
 Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,  
 Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers ?  
 De pleurs on les arrose.  
 Ce n'est point aux chansonniers  
 Que la gloire en impose.  
 La fleur, orgueil du printemps,  
 Est le prix qui nous tente.  
 Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,  
 Et moi j'en ai quarante !

Jeune oiseau, prenez l'essor,  
 Egayez le bocage.  
 Par des chants plus doux encor  
 Brillez dans un autre âge.

De les inspirer je sens  
 Combien l'espoir m'enchanté.  
 Mais, hélas! vous n'avez que douze ans  
 Et moi j'en ai quarante!

De me couronner de fleurs,  
 Oui, vous perdrez l'envie.  
 Sous des dehors plus flatteurs  
 Vous verrez le génie.  
 Puissiez-vous, pour mon encens,  
 Être alors indulgente.  
 Mais à peine vous aurez vingt ans  
 Que j'en aurai cinquante.

---

## LA FUITE DE L'AMOUR.

AIR :

Je vois déjà se déployer tes ailes,  
 Amour, adieu! mon bel âge est passé.  
 D'un air moqueur les Grâces infidèles  
 Montrent du doigt mon réduit délaissé.  
 S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,  
 Savais-je, hélas! que tu m'en punirais!  
 Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes  
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance,  
 Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts  
 Dans la beauté j'adorai ta puissance  
 Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.

Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,  
 Tes sombres feux, le poison de tes traits.  
 Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,  
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glaçé par l'âge, il se peut que j'oublie  
 Tous les baisers que Rose me donna,  
 Mais non les pleurs versés pour Eulalie,  
 Non les soupirs perdus près de Nina.  
 Pour bien aimer l'une avait trop de charmes :  
 Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.  
 Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,  
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire,  
 Fuis! car déjà tu souris de pitié.  
 De mes ennuis pénétrant le mystère,  
 Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.  
 Pour l'éloigner fais luire encor tes armes :  
 Ses soins sont doux, mais j'en abuserais :  
 Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,  
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

## L'ANNIVERSAIRE.

AIR : Du partage de la richesse.

DEPUIS un an vous êtes née,  
Héloïse, le savez-vous ?  
C'est là votre plus belle année,  
Mais l'avenir vous sera doux.  
Voici des fleurs que l'on vous donne,  
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,  
Charmante avec cette couronne,  
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant, qui ne vieillit guère,  
Sachant qui vous donna le jour,  
Devine que vous saurez plaire :  
Vous le connaissez, c'est l'Amour.  
Redoutez-le pour mille causes,  
Bien qu'il vous soit frère de lait,  
Car de votre chapeau de roses  
Il voudra se faire un hochet.

L'espérance aux ailes brillantes  
Sur vous se plaît à voltiger :  
De combien de formes riantes  
Vous dote son prisme léger !  
A ses doux songes asservie,  
Vous serez heureuse en effet,  
Si pour chaque âge de la vie  
Elle vous réserve un hochet.

## IMPROMPTU

SUR LE MARIAGE DE N. ET DE M.

(1810.)

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

NOUS allons devoir aux Amours.  
Dit-on, le bonheur de la terre :  
Le sang coulera donc toujours,  
Soit pour la paix, soit pour la guerre !  
Mais pour nous rendre le repos  
Ne plaignons pas ce qu'il en coûte :  
Mars en aurait versé des flots,  
Vénus n'en répand qu'une goutte.

## LE VIEUX SERGENT.

(1815.)

AIR : Dis-moi soldat; dis-moi, l'en souviens-tu ?

Païs du rouet de sa fille chérie  
 Le vieux sergent se distraît de ses maux,  
 Et, d'une main que la balle a meurtrie,  
 Berce en riant deux petits-fils jumeaux,  
 Assis tranquille au seuil du toit champêtre,  
 Son seul refuge après tant de combats,  
 Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître :  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne ?  
 Il voit au loin passer un bataillon.  
 Le sang remonte à son front qui grisonne !  
 Le vieux coursier a senti l'aiguillon.  
 Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :  
 « C'est un drapeau que je ne connais pas (1).  
 « Ah ! si jamais vous vengez la patrie,  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

(1) La France était alors couverte de drapeaux étrangers.

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,  
 « Aux bords du Rhin, à Jemmappe, à Fleurus,  
 « Ces paysans, fils de la république,  
 « Sur la frontière, à sa voix accourus !  
 « Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmer,  
 « Tous à la gloire allaient du même pas.  
 « Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

« De quel éclat brillaient dans la bataille  
 « Ces habits bleus par la victoire usés !  
 « La liberté mêlait à la mitraille  
 « Des fers rompus et des sceptres brisés.  
 « Les nations, reines par nos conquêtes,  
 « Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.  
 « Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie,  
 « Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;  
 « Par la cartouche encor toute noircie,  
 « Leur bouche est prête à flatter les tyrans.  
 « La liberté déserte avec ses armes ;  
 « D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;  
 « A notre gloire on mesure nos larmes.  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

Sa fille alors, interrompant sa plainte,  
 Tout en filant, lui chante à demi-voix  
 Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte  
 Ont en sursaut réveillé tous les rois.

.....  
 Puis il répète à ses fils qui sommeillent :  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

\*\*\*



## LE PRISONNIER.

AIR: De la Balançoire, d'Amédée de Beauplan.

Reine des flots, sur ta barque rapide,  
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;  
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge,  
Dans ce vieux fort inhabité,  
J'attends, chaque jour, ton passage  
Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide,  
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;  
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle,  
Ton sein forme un heureux contour.  
A qui ta voile obéit-elle?  
Est-ce au zéphyr? est-ce à l'amour?  
Reine des flots, sur ta barque rapide,  
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;  
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre!  
Tu veux m'arracher de ce fort.  
Libre par toi, je vais te suivre:  
Le bonheur est sur l'autre bord.  
Reine des flots, sur ta barque rapide,  
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;  
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance  
Semble mouiller tes yeux de pleurs.  
Hélas! semblable à l'espérance,  
Tu passes, tu fuis, et je meurs.  
Reine des flots, sur ta barque rapide,  
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;  
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie!  
Mais non: vers moi tu tends la main.  
Astre de qui dépend ma vie,  
Pour moi tu brilleras demain.  
Reine des flots, sur ta barque rapide,  
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;  
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

## L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L'".

Ann: À soixante ans il ne faut pas remettre.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :  
 Corinne, il fut des anges révoltés.  
 Dieu sur leur front fait tomber sa parole,  
 Et dans l'abîme ils sont précipités. (bis.)  
 Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,  
 Contre ses maux garde un puissant secours; (bis)  
 Il reste armé de sa lyre divine.  
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. (bis.)

L'enfer mugit d'un effroyable rire.  
 Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants,  
 L'ange qui pleure en accordant sa lyre,  
 Fait éclater ses remords et ses chants.  
 Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde  
 Mais, ici-bas, veut qu'il charme nos jours.  
 La poésie enivrera le monde.  
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,  
 Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.  
 Soudain la terre entend des voix nouvelles,  
 Maint peuple errant s'arrête émerveillé.

Tout culte alors n'étant que l'harmonie,  
 Aux cieus jamais Dieu ne dit: Soyez sourds.  
 L'autel s'épure aux parfums du génie.  
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'envie,  
 Poursuit cet ange échappé de ses rangs;  
 De l'homme inculte il adoucit la vie,  
 Et sous le dais montre au doigt les tyrans.  
 Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes,  
 Court jusqu'au pôle éveiller les amours,  
 Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.  
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?  
 De son exil Dieu l'a-t-il rappelé,  
 Mais vous chantez, mais votre voix console;  
 Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.  
 Votre printemps veut des fleurs éternelles,  
 Votre beauté de célestes atours;  
 Pour un long vol vous déployez vos ailes;  
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

---



---

## LA VERTU DE LISETTE.

Ain : Je loge au quatrième étage.

Quoi ! de la vertu de Lisette  
 Vous plaisantez, dames de cour !  
 Eh bien ! d'accord : elle est grisette,  
 C'est de la noblesse en amour.  
 Le barreau, l'église et les armes,  
 De ses yeux noirs font très-grand cas.  
 Lise ne dit rien de vos charmes ;  
 De sa vertu ne parlons pas.

D'avoir fait de riches conquêtes  
 L'osez-vous bien railler encor,  
 Quand le peuple hébreu dans ses fêtes  
 Vous voit adorer son veau d'or !  
 L'empire a, pour plus d'un service,  
 Long-temps soudoyé vos appas.  
 Lise est mal avec la police ;  
 De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte  
 Qu'elle n'y retrouve du feu ;  
 Un marquis, dont la vie est sainte,  
 Veut à la cour la mettre en jeu.

Par elle, illustrant son mérite  
 Sur les ducs il aura le pas.  
 Lisette sera favorite ;  
 De sa vertu ne parlons pas.

Cà, mesdames les dénigrantes,  
 Si cet honneur vient la trouver ;  
 Vous vous direz de ses parentes,  
 Vous ferez cercle à son lever :  
 Mais dût son triomphe et ses suites  
 De joie enfler tous les rabats,  
 Se confessât-elle aux jésuites ;  
 De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques  
 Le mot vertu, dans vos caquets,  
 Ressemble aux grands noms historiques  
 Que devant vous crie un laquais.  
 Les échasses de l'étiquette  
 Guident bien haut des cours bien bas ;  
 De la cour Dieu garde Lisette !  
 De sa vertu ne parlons pas.

---



---

## LE VOYAGEUR.

Air : Plus on est de fous, plus on rit.  
( Sans la reprise finale. )

LE VIEILLARD.

VOYAGEUR, dont l'âge intéresse,  
Quel chagrin flétrit tes beaux jours ?

LE VOYAGEUR.

Tou vieillard, plaiguez ma jeunesse,  
En lutte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste sans doute,  
Mais n'est pas toujours rigoureux.  
Dieu qui m'a placé sur ta route,  
Dieu t'offre un ami (bis) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples  
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.  
Bientôt le crime aura des temples :  
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage  
Eudolorit tes pieds poudreux.  
Comme toi j'errais à ton âge.  
Dieu t'offre un ami (bis) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête  
Ce Dieu, qu'on dit si consolant  
Les poignards levés sur ma tête  
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage,  
Versons-nous d'un vin généreux.  
Hélas ! mon fils aurait ton âge.  
Dieu t'offre un ami (bis) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non il n'est point d'Être Suprême  
Qui seul peuple l'immensité,  
Et cet univers n'est lui-même  
Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse  
Arrache un soupir douloureux :  
Elle a consolé ma vieillesse.  
Dieu t'offre un ami (bis) ; sois heureux.

## LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste,  
 Ce Dieu vient-il guider nos pas ?  
 Eh ! qu'importe enfin qu'il existe,  
 Si pour lui nous n'existons pas !

## LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure :  
 Chasse tes rêves ténébreux.  
 Tiens-moi lieu du fils que je pleure.  
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

L'étranger reste : il plaît, il aime,  
 Et de fleurs bientôt couronné,  
 Epoux et père, il va lui-même  
 Dire à plus d'un infortuné :  
 « Le sort est injuste, sans doute,  
 Mais n'est pas toujours rigoureux.  
 Dieu qui m'a placé sur ta route,  
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux ! »

## MON ENTERREMENT.

AIR : Quand on ne dort pas de la nuit. { De *Lisbeth*. }

Ce matin, je ne sais comment,  
 Je vois d'Amours ma chambre pleine ;  
 J'étais couché, sans mouvement.  
 Il est mort, disaient-ils gaiement,  
 De l'inhumer prenons la peine.  
 Lors je maudis entre mes draps  
 Ces dieux que j'aimais tant à suivre.  
 Amis, si j'en crois ces ingrats,  
 Plaiguez-moi (*bis*), j'ai cessé de vivre. (*bis*.)

De mon vin ils prennent leur part,  
 Ils caressent ma chambrière :  
 L'un veut guider le corbillard,  
 Et l'autre, d'un ton nazillard,  
 Me psalmodie une prière.  
 Le plus grave ordonne à l'instant  
 Vingt galoubets pour mon escorte :  
 Mais déjà la voiture attend.  
 Plaiguez-moi, voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,  
 Les Amours suivent sur deux lignes ;  
 Le drapeau, où l'argent brille en pleurs,  
 Porte un verre, un luth et des fleurs,  
 De mes ordres joyeux insignes.

Maint passant, qui met chapeau bas,  
Se dit : Triste ou gai, tout succombe !  
Les Amours font hâter le pas.  
Plaiguez-moi, j'arrive à ma tombe.

Mon cortège, au lieu de prier,  
Chante là mes vers les plus lestes.  
Grâce au ciseau du marbrier,  
Une couronne de laurier  
Va d'orgueil enivrer mes restes.  
Tout redit ma gloire en ce lieu,  
Qui bientôt sera solitaire :  
Amis, j'allais me croire un dieu,  
Plaiguez-moi, voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment.  
Par-là passait mon infidèle :  
Lise m'arrache au monument :  
Puis encor, je ne sais comment,  
Je me sens renaitre auprès d'elle.  
De la vie et de ses douceurs,  
Vous qu'à médire l'âge excite,  
Vous du monde éternels censeurs,  
Plaiguez-moi, car je ressuscite.

---

## LE POÈTE DE COUR.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE \*\*\*.

(1824.)

ATR : De la treille de sincérité.

On achète

Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour. (bis.)

Te chanter encor, ô Marie !  
Non vraiment je ne l'ose pas.  
Ma muse enfin s'est aguerrie,  
Et vers la cour tourne ses pas. (bis.)  
Je gage, s'il nait un Voltaire,  
Qu'on emprunte pour l'acheter.  
Prêt à me vendre au ministère,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Ce que je dirais pour te plaire,  
Ferait rire ailleurs de pitié :  
L'amour est notre moindre affaire,  
Les grands ont banni l'amitié.  
On siffle le patriotisme ;  
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter ;  
J'adresse une ode à l'égoïsme,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire  
L'éloge des Grecs valeureux,  
Contre qui l'Europe conspire  
Pour ne plus rougir devant eux.  
En vain ton âme généreuse,  
De leurs maux se laisse attrister,  
Moi je chante l'Espagne heureuse,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire  
Si de ton héros je parlais !  
Il nous a légué tant de gloire,  
Qu'on est embarrassé du legs.  
Lorsque ta main pare son buste  
De lauriers qu'on doit respecter,  
J'encense une personne auguste,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Pourquoi douter, chère Marie,  
Que ton ami change à ce point ?  
Liberté, gloire, honneur, patrie,  
Sont des mots qu'on n'escompte point.  
Des chants pour toi sont la satire  
Des grands que j'apprends à flatter.  
Non, quoi que mon cœur veuille dire,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

---

## OCTAVIE.

Air : Des Comédiens,  
ou : du rondeau de Miller, intitulé : *Un tour de jardin*.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,  
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;  
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,  
La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfans de l'empire,  
A la beauté dont Tibère est charmé.  
Quoi ! disaient-ils la colombe soupire  
Au nid sanglant du vautour affamé !

Belle Octavie, à tes fêtes splendides,  
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui ?  
Ton char, traîné par deux coursiers rapides,  
Laisse trop loin les amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,  
Tant d'opulence annonce ton crédit ;  
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ;  
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ;  
Que par les grands tes vœux soient épiés ;  
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites  
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais, à la cour, lis sur tous les visages,  
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils laquins,  
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,  
Font déborder cet égot des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche  
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.  
Ne livre plus les roses de ta bouche  
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse  
Prendre un amant, mais couronné de fleurs,  
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,  
La volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :  
Les délateurs respectent nos loisirs.  
Tous à leur prince ont prêté que nos armes  
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les cousins où la douleur l'enchaîne  
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois ?  
Vois le d'un masque enjouiver sa haine,  
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses,  
De tous les siens n'aimer que ses aïeux ;  
Charger de fers les muses vengeresses,  
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes  
Quand sur ton sein s'exhale son nectar,  
Ses feux infects dont s'indignent les voutes  
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublié des crimes ;  
Mais, dans ces murs ouverts à tant de peurs  
N'entends-tu pas des ombres de victimes  
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde ;  
Avec les siens ne confonds plus tes jours  
Ah ! trop souvent la liberté du monde  
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse  
Prendre un amant, mais couronné de fleurs  
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse  
La volupté seule a versé des pleurs.

## LES TROUBADOURS.

## DITHYRAMBE.

Air : Je commence à m'apercevoir, etc.

J'ENTONNE sur les troubadours  
Un chant dithyrambique.  
Malgré goût et logique,  
Coulez vers longs, moyens et courts.  
Mimus sommeille :  
Qu'on le réveille :  
Gai, farfadet, qu'il rie à notre oreille.  
Laissons, malgré maux et douleurs,  
L'espérance essayer nos pleurs.  
Lisette, apporte et du vin et des fleurs.  
Narguant des lois sévères,  
Troubadours et trouvères,  
Au nez des rois, vidaient gaiment leurs verres.

Toi, doux rimeur, que la beauté  
Mène par la lisière,  
Unis parfois le lierre  
Aux roses de la volupté.  
Coupe remplie  
Par la folie  
Met en gaité femme tendre et jolie.

La colombe d'Anacréon,  
Dans la coupe de ce charbon,  
Buvait d'un vin père de la chanson.  
Narguant des lois sévères,  
Troubadours et trouvères  
Au nez des rois vidaient gaiment leurs verres.

Toi qui fais de religion  
Parade à chaque rime ;  
Qui sur la double cime  
Fais grimper la procession,  
Ta muse en masque  
Est lourde et flasque ;  
Mais qu'un tendron te tire par la basque :  
Tu lui souris ; et le bon vin,  
Pour toi ne vicillit pas en vain,  
Beau joueur d'orgue au service divin.  
Narguant des lois sévères,  
Troubadours et trouvères,  
Au nez des rois, vidaient gaiment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour Psautier,  
Du joug je te délîe :  
Veux-tu, près de Thalie,  
De Regnard être l'héritier ?  
De cette muse  
Parfois abuse ;  
Enivre-la ; Molière est ton excuse.  
Elle naquit sur un tonneau ;  
Pour lui rendre un éclat nouveau,  
Puisse la joie au fond de son herceau.  
Narguant des lois sévères,  
Troubadours et trouvères,  
Au nez des rois, vidaient gaiment leurs verres.

Du romantisme jeune appui,  
 Descends de tes nuages ;  
 Tes torrens, tes orages  
 Ceignent ton front d'un pâle ennui.  
 Mon camarade,  
 Tiens, bois rasade ;  
 C'est un julep pour ton cerveau malade.  
 Entre naître et mourir, hélas !  
 Puisqu'on ne fait que quelques pas,  
 On peut aller de travers ici-bas.  
 Narguant des lois sévères,  
 Troubadours et trouvères,  
 Au nez des rois, vidaient gaiment leurs verres.

Oui, trouvères et troubadours  
 Sablaient force champagne.  
 Mais je bats la campagne ;  
 L'ode et le vin font de ces tours.  
 Le ciel nous dote  
 D'une marotte.  
 Tour à tour grave, et quinteuse et falotte.  
 Le soleil s'est levé joyeux,  
 Le front barbouillé de vin vieux.  
 Ah ! tout poète est le jouet des dieux.  
 Narguant des lois sévères,  
 Troubadours et trouvères,  
 Au nez des rois, vidaient gaiment leurs verres.

---



---

## LES ESCLAVES GAULOIS.

CHANSON ADRESSÉE A M. MANUEL.

(MAY 1824.)

AIR : Un soldat, par un coup funeste.

D'ANCIENS Gaulois, pauvres esclaves,  
 Un soir qu'autour d'eux tout dormait,  
 Lévaient la dime sur les caves  
 Du maître qui les opprimait.  
 Leur gaité s'éveille,  
 « Ah ! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.  
 « L'esclave est roi quand le maître sommeille  
 « Enivrons-nous ! (4 fois.)

« Amis, ce vin par notre maître  
 « Fut confisqué sur des Gaulois,  
 « Bannis du sol qui les vit naître  
 « Le jour même où mouraient nos loix.  
 « Sur nos fers qu'il rouille  
 « Le temps écrit l'âge d'un vin si doux.  
 « Des malheureux partageons la dépouille.  
 « Enivrons-nous !

- « Savez-vous où git l'humble pierre  
 « Des guerriers morts de notre temps !  
 « Là, plus d'épouses en prières ;  
 « Là, plus de fleurs, même au printemps.  
 « La lyre attendrie  
 « Ne rédit plus leurs noms effacés tous.  
 « Nargue du sot qui meurt pour la patrie !  
 « Enivrons-nous !
- « La liberté conspire encore  
 « Avec des restes de vertu :  
 « Elle nous dit : Voici l'aurore ;  
 « Peuple, toujours dormiras-tu ?  
 « Dedité qu'on vante,  
 « Recrute ailleurs des martyrs et des fous :  
 « L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.  
 « Enivrons-nous !
- « Oui, toute espérance est bannie,  
 « Ne comptons plus les maux soufferts.  
 « Le marteau de la tyrannie  
 « Sur les autels rive nos fers.  
 « Au monde en tutelle,  
 « Dieux tout-puissans, quel exemple offrez-vous !  
 « Au char des rois un prêtre vous attelle.  
 « Enivrons-nous !
- « Rions des dieux, sifflons les sages,  
 « Flattons nos maîtres absolus.  
 « Donnons-leur nos fils pour otages ;  
 « Ou vit de honte, on n'en meurt plus.  
 « Le plaisir nous venge ;  
 « Sur nous du sort il fait glisser les coups.  
 « Traînons gaiement nos chaînes dans la fange.  
 « Enivrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse  
 Il crie à des valets : « Courrez !  
 « Qu'un fouet dissipe l'allégresse  
 « De ces Gaulois dégénérés. »  
 Du tyran qui gronde  
 Prêts à subir la sentence à genoux,  
 Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,  
 Enivrons-nous !

## ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge,  
 Aurais-je peint nos tristes jours ?  
 Ton éloquence et ton courage  
 Nous ont trouvés ingrats et sourds.  
 Mais pour la patrie  
 Ta vertu brave et périls et dégoûts,  
 Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :  
 Enivrons-nous !

## TREIZE A TABLE.

Air : De Prévile et Tacomet.  
ou : Du Carnaval de Meissonnier.

DIEU ! mes amis, nous sommes treize à table  
Et devant moi le sel est répandu.  
Nombre fatal ! présage épouvantable !  
La mort accourt ; je frissonne éperdu. *(bis.)*  
Elle apparaît, esprit, fée ou déesse,  
Mais belle et jeune ; elle sourit d'abord. *(bis.)*  
De vos chansons ranimez l'allégresse ;  
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête,  
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,  
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête  
D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.  
Elle me montre une chaîne brisée,  
Et sur son sein un enfant qui s'endort.  
Calmez la soif de ma coupe épuisée :  
Non mes amis, je ne crains plus la mort.

« Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut erandre ?  
« Fille du ciel, l'espérance est ma sœur  
« Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre  
« De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur ?

« Ange déchu, je te rendrai les ailes  
« Doct. ici-bas, te dépouilla le sort. »  
Enivrons-nous des baisers de nos belles :  
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton âme  
« Ira franchir tous ces mondes flottans,  
« Tout cet azur, tous ces globes de flamme  
« Que Dieu sema sur la route du temps.  
« Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,  
« Goûte sans crainte un bonheur sans remord. »  
Que le plaisir use en paix notre vie :  
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

Ma vision passe et fuit tout entière  
Aux cris d'un chien, hurlant sur notre seuil.  
Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière  
Lorsque son pied sent le froid du cercueil.  
Gais passagers, au flot inévitable  
Livrons l'esqui qui doit conduire au port.  
Si Dieu nous compte, ah ! restons treize à table ;  
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

## LA FAYETTE EN AMÉRIQUE.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

RÉPUBLICAINS, quel cortège s'avance ?

- Un vieux guerrier débarque parmi nous.
  - Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
  - Il a des rois allumé le courroux.
  - Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes.
  - Qu'a-t-il donc fait ? — Il a brisé des fers.
- Gloire immortelle à l'homme des deux mondes !  
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Européen, partout, sur ce rivage,  
Qui retentit de joyeuses clameurs,  
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,  
La paix, les lois, le travail et les mœurs.  
Des opprimés ces bords sont le refuge :  
La tyrannie a peuplé nos déserts.  
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.  
Jours de triomphe, éclairez l'univers.

Mais que de sang nous coûta ce bien-être !  
Nous succombions ; La Fayette accourut,  
Montra la France, eut Washington pour maître,  
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.

Pour son pays, pour la liberté sainte,  
Il a depuis grandi dans les revers.  
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.  
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,  
Par un héros ce héros adopté,  
Béni jadis, à sa première feuille  
L'arbre naissant de notre liberté.  
Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage  
Bravent en paix la foudre et les hivers,  
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.  
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,  
Nos vieux soldats se rappelant ses traits :  
Vois tout un peuple, et ces tribus sauvages,  
A son nom seul sorant de leurs forêts.  
L'arbre sacré sur ce concours immense  
Forme un abri de rameaux toujours verts :  
Les vents au loin porteront sa semence.  
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

L'Européen, que frappent ces paroles,  
Sertit des rois, suivit des conquérans :  
Un peuple esclave encensa ces idoles :  
Un peuple libre a des honneurs plus grands.  
Hélas ! dit-il, et son œil sur les oudes  
Semble chercher des bords lointains et chers :  
Que la vertu rapproche les deux mondes !  
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

---



---

## MAUDIT PRINTEMPS !

Ata : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la voyais, de ma fenêtre,  
 A la sienne tout cet hiver ;  
 Nous nous simions sans nous connaître ;  
 Nos baisers se croisaient dans l'air ;  
 Entre ces tilleuls sans feuillage,  
 Nous regarder comblait nos jours.  
 Aux arbres tu rends leur ombrage,  
 Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

Il se perd dans leur voûte obscure,  
 Cet ange éclatant qui, là-bas,  
 M'apparut, jetant la pâture  
 Aux oiseaux, un jour de frimas :  
 Ils l'appelaient, et leur manège  
 Devint le signal des amours.  
 Non, rien d'aussi beau que la neige !  
 Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

Sans toi je la verrais encore  
 Lorsqu'elle s'arrache au repos,  
 Fraîche, comme on nous peint l'Aurore  
 Du jour entr'ouvrant les rideaux.

Le soir encor je pourrais dire :  
 Mon étoile achève son cours :  
 Elle s'endort, sa lampe expire.  
 Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

C'est l'hiver que mon cœur implore ;  
 Ah ! je voudrais qu'on entendit  
 Tinter sur la vitre sonore,  
 Le grésil léger qui bondit.  
 Que me fait tout ton vieil empire,  
 Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours  
 Je ne la verrai plus sourire ;  
 Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

## PSARA (1),

ou

## CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !  
 Sur ce rocher plantons nos étendards.  
 Ses défenseurs, illustrant leur désaite,  
 En vain sur eux font crouler ses remparts.  
 Nous triomphons, et le sabre terrible  
 Va de la croix punir les attentats.  
 Exterminons une race invincible :  
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être  
 Qui vint ici raconter tous tes maux (2) !  
 Psara tremblante eût fléchi sous son maître.  
 Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?

(1) Le désastre de Psara ou Ipsara est encore trop récent pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes.

(2) Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la

Lorsque la peste en ton île rebelle  
 Sur tant de morts menaçait nos soldats (1),  
 Tes fils mourans disaient : N'implorons qu'elle ;  
 Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes.  
 Psara succombe, et voilà tes soutiens !  
 Dans le séraï comptez combien de têtes  
 Vont saluer les envoyés chrétiens.  
 Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !  
 Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.  
 Le glaive après purifiera vos âmes :  
 Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :  
 Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain....  
 Paix ! ont crié d'une voix courroucée  
 Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.  
 Byron offrait un dangereux exemple ;  
 On les a vus sourire à son trépas.  
 Du Christ lui-même allons souiller le temple :  
 Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :  
 Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.  
 Sur ses débris le vainqueur qui repose  
 Rêve le sang qu'il lui reste à verser.

vie ou la liberté lors du massacre de Chios, ou Scio, car c'est le même nom, corrompu par la prononciation italienne.

(1) Le nombre des cadavres entassés dans cette malheureuse contrée, fit craindre aux chefs ottomans, que la peste ne se mit dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

Qu'un jour Stamboul (1) contemple avec ivresse  
 Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !  
 Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :  
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.  
 Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.  
 La flotte Hellène a surpris le rivage  
 Et de Psara tout le sang est payé.  
 Soyez unis, ô Grecs, ou plus d'un traître  
 Dans le triomphe égarera vos pas.  
 Les nations vous pleureraient peut-être ;  
 Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

(1) Constantinople. Stamboul est le nom que lui donnent les Turcs.

## LE VOYAGE IMAGINAIRE.

Acte : Muse des bois, etc.

L'AUTOMNE accourt, et sur son aile humide  
 M'apporte encor de nouvelles douleurs.  
 Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,  
 De ma gaieté je vois pâlir les fleurs.  
 Arrachez-moi des fanges de Lutèce.  
 Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.  
 Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce ;  
 C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :  
 Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.  
 Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;  
 Je visitai Socrate en sa prison.  
 De Phidias j'encensai les merveilles ;  
 De l'Ilius j'ai vu les bords fleurir.  
 J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles :  
 C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Dieux, qu'un seul jour, éblouissant ma vue,  
 Ce beau soleil me réchauffe le cœur !  
 La liberté, que de loin je salue,  
 Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.  
 Partons ! partons ! la barque est préparée.  
 Mer, en ton sein, garde-moi de périr.  
 Laisse ma muse aborder au Pirée ;  
 C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,  
 Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.  
 Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie,  
 Vogue, où là-bas renaît un jour si pur.  
 Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ?  
 Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?  
 La tyrannie expire sur la plage ;  
 C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,  
 Vierges d'Athènes, encouragez ma voix.  
 Pour vos climats je quitte un ciel avaré,  
 Où le génie est l'esclave des rois.  
 Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;  
 Et si mes chants pouvaient vous attendrir,  
 Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée ;  
 Sous ce beau ciel, je suis venu mourir.

FIN.

---



---

## TABLE DES CHANSONS

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pag.	1
Le Roi d'Yvetot.	1	1
La Bacchante.	3	3
Le Sénateur.	4	4
L'Académie et le Caveau.	7	7
Roger Bontemps.	9	9
La Gaudriole.	11	11
Paroy, romance.	15	15
Ma grand'mère.	15	15
Le Printemps et l'Automne.	17	17
Le Petit Homme Gris.	19	19
Le Mort Vivant.	21	21
Ainsi soit-il.	25	25
L'Éducation des Demoiselles.	25	25
La Mère Aveugle.	26	26
Charles VII.	28	28
La Bonne Fille, ou les Mœurs du temps.	36	36

	<i>Pag.</i>	
Mes Cheveux.	32	
Madame Grégoire.	34	
Le Coin de l'Amitié.	36	
L'Age futur, ou ce que seront nos enfans.	37	
Les Gueux.	40	
Le Vieux Célibataire.	43	
L'Ami Robin.	44	
Les Gaulois et les Francs.	47	
Frétillon.	50	
Un Tour de Marotte.	52	
La Double Ivresse.	54	
Voyage au pays de Cocagne.	56	
Le Commencement du Voyage.	60	
La Musique.	61	
Les Gourmands.	63	
Ma Dernière Chanson, peut-être.	65	
Éloge des Chapons.	67	
Le Bon Français.	70	
Requête présentée par les Chiens de qualité.	73	
Beaucoup d'Amour.	75	
La Graude Orgie.	76	
Les Boxeurs, ou l'Anglomane.	80	
Le Jour des Morts.	82	
La Censure.	84	
Le Troisième mari.	86	
Vieux habits! vieux galons!	88	
Le Nouveau Diogène.	91	
Le Maître d'École.	94	
Le Célibataire.	95	

	<i>Pag.</i>	
Trinquons.	97	
Prière d'un Épicurien.	99	
Les Infidélités de Lisette.	<i>Ibid.</i>	
La Chatte.	102	
Adieux de Marie Stuart.	104	
Les Parques.	106	
La Boutelle volée.	107	
Bouquet à une Dame âgée de soixante-dix ans.	109	
L'Homme rangé.	110	
Bon Vin et Fillette.	112	
Le Voisin.	115	
Le Carillonneur.	115	
La Vieillesse.	118	
Les Billets d'Enterrement, chanson de noce.	119	
La Double Chasse.	121	
Éloge de la Richesse.	122	

---

---

TABLE  
DES CHANSONS

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

---

La Prisonnière et le Chevalier.	Pag.	5
Les Petits coups.		6
Le Scandale.		8
Les Marionnettes.		10
Le Docteur et ses Malades.		11
Le Bedeau.		13
Jeannette.		14
On s'en fiche.		17
A Antoine Arnault.		19
Traité de Politique à l'usage de Lise.		21
Les Romans.		23
L'Opinion de ces Demoiselles.		24
L'Habit de Cour.		26
Plus de Politique !		29
Margot.		31
A mon ami Désaugiers.		33

Ma Vocation.	Pag. 55
Le Vilain.	57
Le Vieux Ménétrier.	59
Les deux Sœurs de Charité.	41
Les Oiseaux.	44
Complainte d'une de ces Demoiselles.	45
Ce n'est plus Lisette.	47
Le marquis de Carabas.	49
L'Hiver.	52
Ma République.	54
L'Ivrogne et sa Femme.	55
Paillasse.	58
Mon Ame.	60
Le Juge de Charenton.	62
Les Champs.	64
La Cocarde blanche.	67
Mon Habit.	69
Le Vin et la Coquette.	71
La Sainte Alliance barbaresque.	72
L'Ermite et ses Saints.	74
Mon Petit Coin.	76
Le Soir des Noces.	77
L'Indépendant.	79
La Bonne Vieille.	81
La Vivandière.	85
Couplets à ma Filleule.	85
L'Exilé.	87
La Bouquetière et le Croque-Mort.	90
La Petite Fée.	92

Ma Nacelle.	Pag. 94
M. Judas.	96
Le Dieu des Bonnes gens.	98
Adieux à des Amis.	100
La Réverie.	101
Brennus.	103
Les Clefs du Paradis.	105
Si j'étais Petit Oiseau.	107
Le Bon Vieillard.	109
Qu'elle est jolie!	111
L'Aveugle de Bagnéol.	112
Le Prince de Navarre.	115
La Mort subite.	117
Les Cinquante écus.	118
Le Carnaval de 1818.	121
Le Retour dans la Patrie.	125
Le Ventru.	126

---

---

TABLE  
DES CHANSONS

CONTENUES  
DANS LE TROISIÈME VOLUME.

---

La Couronne.	Pag.	7
Le Bon Ménage.		9
Le Champ d'Asile.		12
La Mort de Charlemagne.		14
Le Ventru aux élections de 1819.		16
La Nature.		18
Les Cartes.		20
La Sainte Alliance des peuples.		22
Rosette.		24
Les Révérends Pères.		26
Les Enfans de la France.		29
Les Mirmidons.		31
Les Rossignols.		35
Halte-là.		37
L'Enfant de bonne maison.		40
Les Étoiles qui filent.		45

L'Enrhumé.	Pag.	45
Le Temps.		48
La Faridondaine.		50
Ma Lampe.		52
Le Vieux Drapeau.		54
La Marquise de Prétintaille.		56
Le Trembleur.		59
Ma Contemporaine.		61
La Mort du roi Christophe.		62
La Fortune.		65
Louis XI.		66
Les Adieux à la Gloire.		69
Les deux Cousins.		72
Les Vendanges.		74
L'Orage.		76
Le Cinq Mai.		79

#### CHANSONS NOUVELLES.

Préface.	85
Ma Muse en fuite, ou ma première visite au Palais de Justice.	87
Dénonciation en forme d'impromptu.	90
Adieux à la campagne.	92
La Liberté.	94
La Chasse.	96
Ma Guérison.	98
L'Agent provocateur.	101
Mou Carnaval.	105

L'Ombre d'Anacréon.	Pag.	105
L'Épithaphe de ma Muse.		107
La Sylphide.		109
Les Conseils de Lise.		111
Le Pigeon messenger.		114
L'Eau bénite.		116
L'Amitié.		117
Le Censeur.		119
Le Mauvais Vin, ou les Car.		121
La Cantharide, ou le Philtre.		123
Le Tourne-Broche.		125



---

---

TABLE  
DES CHANSONS

CONTENUES

DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

---

Le Tailleur et la Fée.	<i>Pag.</i>	1
Les Sciences.		3
La Déesse.		5
Le Malade.		7
La Couronne de Bluets.		9
L'Épée de Damoclès.		11
La Maison de santé.		15
La Bonne Maman.		14
Le Violon brisé.		16
Le Contrat de Mariage.		18
Le Chant du Cosaque.		20
Les Hirondelles.		21
Les Filles.		23
Le Cachet, ou Lettre à Sophie		25
La Jeune Muse.		27
La Fuite de l'Amour.		28

	So		Pag.	50
L'Anniversaire.				50
Impromptu sur le Mariage de N. et de M. L.				51
Le Vieux Sergent.				52
Le Prisonnier.				54
L'Ange exilé.				56
La Vertu de Lisette.				58
Le Voyageur.				40
Mon enterrement.				43
Le Poète de Cour.				45
Octavie.				47
Les Troubadours.				50
Les Esclaves gaulois.				55
Treize à Table.				56
La Fayette en Amérique.				58
Maudit Printemps!				60
Psara, ou Chant de victoire des Ottomans.				62
Le Voyage imaginaire.				65

FIN DES TABLES.



IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARRENCIÈRE, N. 5 & F. 3-50

heure ; » et je monte , sans

instances, rentrâtes-vous dans  
ne demander.

t déplacée ; car la calomnie  
malveillance pouvait s'exercer

pondre, il faudrait, en dé-  
de mon ame, entrer dans

ur un autre instant : je n'in-  
ltats. J'ai naturellement de

n'est point conforme à la  
hardie, convenable à l'inno-

re à l'injustice me coûte plus  
x derniers mois du ministère

ressèrent souvent de quitter  
ois à nous faire coucher de-

é moi. C'était un assassinat

## OUVRAGES

NOUVELLEMENT PUBLIÉS

PAR BAUDOIN FRÈRES,

N° 17, rue de Vaugirard.

---

Napoléon devant ses Contemporains. — Histoire de Napoléon et de la grande-armée. — Napoléon et l'Europe. — Discours de Napoléon, publié par le général Gourgaud. — Mémoires du duc de Goëte. — Mémoires sur les événemens qui ont précédé la mort de Joachim I<sup>er</sup>, roi de Naples. — Les OEuvres choisies de Volney ; les Ruines et la Loi naturelle. — La Physique et la Chimie appliquées à la médecine.

Leçons nouvelles d'astronomie. — Mémoires de madame Campan. — De l'Éducation, contenant les Conseils aux jeunes filles, et les Lettres de deux amies. — Le Dictionnaire de poche de Paris et ses environs, ou Nouveau guide du voyageur, in-32, avec 44 gravures. — Tous les ouvrages de M. Dupin, sur le Droit français et romain ; les Libertés de l'église gallicane, publiées par le même jurisconsulte. — La Discipline judiciaire, par M. Carnot, conseiller à la cour de cassation.

Les OEuvres de Voltaire (4 éditions). — Les OEuvres de Rousseau, de Molière, de Buffon, à 3 fr. 50 cent. le volume.

Tartufe, à 25 c. — Massillon, à 50 c. — Béranger, à 60 cent. le volume.

La Grammaire française, de Lhomond, avec table de multiplication, à 50 cent. l'exemplaire.